

# MYTHE ET TEMPORALITÉ\*

Claude Zilberberg

Group de Recherches Sémio-linguistiques. Paris

L'examen des rapports entre le mythe et la temporalité s'impose à nous en raison de la complicité existant entre la temporalité et l'affectivité, en raison du lien entre le mythe d'une part, l'affect et la valeur d'autre part: seul l'accent est mémorable et le remémoré, ou le commémoré, est accentuel. Dans la conclusion de *La pensée sauvage*, Lévi-Strauss reconnaît au mythe, suppôt intéressé de la diachronie, deux caractéristiques: "(...) les caractères propres de l'événement historique, [lesquels] tiennent, d'une part, à sa contingence: l'ancêtre est apparu en tel endroit; il est allé ici, puis là; il a fait tel et tel geste (...); d'autre part, à son pouvoir de susciter des émotions intenses et variées"<sup>1</sup>. Plus précisément, nous devons nous demander d'abord s'il existe des structures élémentaires de la temporalité, ensuite si ces structures sont compatibles avec le schéma discursif. En effet, les mythes sont aussi des discours, et il serait très étrange que les contenus figuratifs dont ils font état fussent articulés indépendamment de leurs contenants figuraux.

## 1. Les structures élémentaires du temps mnésique

Loin de désoler la réflexion, comme le pensait Saint Augustin, la temporalité la stimule. À la condition toutefois que cette réflexion, à partir de la stratification du temps, sache reconnaître la strate qui concerne sa visée.

La première déhiscence est celle qui sépare le temps **chronique** du faire du temps **mnésique** de l'être, c'est-à-dire le temps qui "passe et s'en va" et le temps qui "revient et demeure". La seconde déhiscence est relative à la "forme scientifique" et la "forme

---

\* Este texto fue presentado en las III Jornadas Internacionales de Semiótica, *Estética y semiótica*, organizadas en octubre de 1991, en Bilbao, por la Asociación Vasca de Semiótica (A.V.S.), bajo el cuidado de J. M. Nadal y S. Zunzunegui. El artículo nos es cedido por la A.V.S., que lo publicará, en las actas, en castellano.

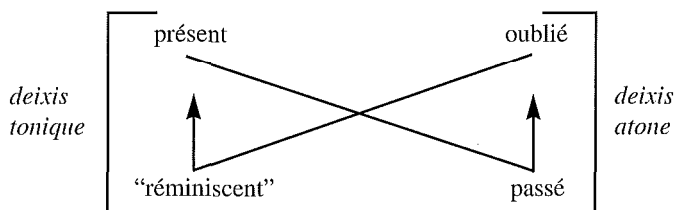
1.- Cl. Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, p. 322. (C'est nous qui soulignons.)

sémiotique”<sup>2</sup> du temps. Par “forme scientifique”, nous entendons les différents codes qui sont utilisés par les collectivités humains et qui permettent aux humains d’agir de concert, de vivre ensemble, d’établir des calendriers leur permettant de se retrouver à des rendez-vous datés, enfin de fixer des échéances et de mettre un peu d’ordre dans leurs souvenirs; ces codes sont ce qu’ils peuvent être, à savoir les produits de divisions récursives. Par “forme sémiotique”, nous entendons des valeurs temporelles, composant les ressorts éprouvés de la valeur, à savoir l’intensité, le *tempo*, l’accent et l’étendue. Assurément le temps chronique fait plus de cas des codes que le temps mnésique, dans l’exacte mesure où le temps mnésique est lui-même plus attaché aux valeurs temporelles que le temps chronique, mais nous savons que, dès que les valeurs sont traitées pour elles-mêmes, le chiasme n’est pas loin. La troisième déhiscence est celle qui sépare la “substance” mnésique en deux deixis: une deixis **tonique**, accentuée, et une deixis **atone**, inaccentuée. La deixis tonique est centrée sur le présent, mais le présent n’est pas “propriétaire” de l’accent: le présent est seulement accentuable, il peut recevoir l’accent d’intensité, le conserver, mais également le perdre. Du point de vue de la “forme sémiotique”, du point de vue valutatif, l’intensité du présent est dans la dépendance de l’anaphore, du souvenir, du rappel, de la réminiscence, que nous constituons en “variétés” du *tempo*: quand le *tempo* est lent, nous admettons que nous sommes en présence du **souvenir**; en revanche, quand le *tempo* est vif et senti comme instantanéité, nous conviendrons que le cas est celui de la **réminiscence**. Du point de vue épistémologique, la pertinence et la portée de l’accent reposent sur l’implication, sur le *si* → *alors*. **Si** le présent est modalisé par la réminiscence, **alors** il peut être dit intense, plénier, puisque l’intensité de la réminiscence se communique à lui et l’exalte; **si** aucune réminiscence ne survient, **alors** le présent est comme un point en sursis, guetté par l’oubli.

Ce faisant, nous accédons à **deux** présents: une forme **forte** et une forme **faible**, et du même coup nous retrouvons les voies frayées par la linguistique, voies qui lient la formalité à l’intensité. La forme forte est **syncrétique** et associe le présent à la réminiscence tandis que la forme faible est, sous ce rapport, **privative**. La forme forte est euphorique puisque ce qui était supposé n’être plus vient, sinon miraculeusement du moins gracieusement, s’ajouter à ce qui est, tandis que la forme faible est dysphorique en raison du manque, de la vacance qu’elle atteste.

Bien qu’elle soit privée de l’accent, la deixis atone connaît des degrés. Le contradictoire du présent est le “passé”, mais la concession fait toujours sentir sa prérogative: le programme de passéification est contrebalancé par un programme préventif de mémorisation, d’enregistrement, d’archivage et de consignation; la prépondérance du second sur le premier a pour manifestante le “souvenir”, tandis que sa défaite est la clef de l’“oubli”. L’“oublié” est, dans le cas du temps mnésique, le contraire du “présent”.

Il est possible de projeter ces tensions sur le carré sémiotique:



2.- L. Hjelmslev, *Essais linguistiques*, Paris, op. cit., pp. 55-58.

## MYTHE ET TEMPORALITÉ

Mais le travail sémiotique qui s'effectue ici diffère de celui qui intervient sur le carré canonique à quatre titres:

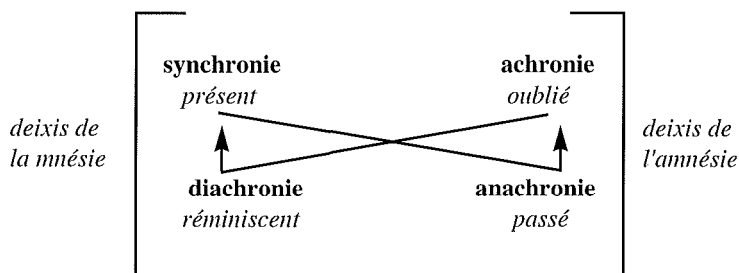
- en premier lieu, les contradictoires ont pour opérateur la concession: implanté dans la deixis tonique, le sujet individuel ou collectif retient le passé qui s'éloigne, ou s'efforce de tenir à distance un passé qui ne passe pas; sur l'autre axe des contradictoires, l'activité est la même: l'oubli envoie de temps à autre des messages, des signes indiquant que le passé est toujours là, "dormant", ou bien au contraire l'oubli fortifie les défenses contre les indiscrets; la psychanalyse freudienne a accordé une attention extrême à ce qui se passe dans cette région et mis en relief le tête-à-tête entre la vigilance de la censure et l'opiniâtreté de l'inconscient à se frayer un chemin vers le présent.

- en second lieu, les deux parcours, précisément parce qu'ils sont concessifs, sont sous le signe de l'**aléa**: si le programme de mémorisation est dominant, soutenu efficacement par un *devoir-faire* impératif, le passé n'est pas oublié; de même, l'"épiphanie" de la réminiscence est tributaire de l'intensité respective des valeurs qui s'affrontent; il en résulte que ni le présent absolu ni l'oublié ne sont certains; le programme d'effacement peut résister à l'oubli, de même que l'oubli peut être professé sans être entamé. Le mythe se situe au point de recoupement de ces programmes et de ces contre-programmes. Sur le plan épistémologique, il s'agit de loger l'**aléa** dans la structure, comme l'une de ses possibilités, voire de ses ressources, et non **en dehors** d'elle.

- en troisième lieu, les subcontraires, à la différence des termes contraires, seraient des termes complexes et leur fonction serait double; d'abord, procurer une solution de continuité pour les termes contraires: le passé est "rongé" par l'oubli, dans l'exacte mesure où l'oubli est susceptible d'être entamé par la réminiscence; en second lieu, ces tensions offrent au **sentir** un objet spécifique, intéroceptif et proprioceptif, dont l'instabilité sollicite en permanence l'attention du sujet; les subcontraires sont les témoins et les points de contrôle de l'affrontement des programmes et de la comparaison des valeurs: le "réminiscent" "frappe" le sujet parce qu'il fait savoir que la mnésie a triomphé de l'amnésie et que le passé est précieux parce qu'il a résisté à l'oubli-effets inverses d'une même tension.

- enfin, le *tempo* introduit une dissymétrie entre les deux parcours: la lenteur avec laquelle le présent passe puis s'étirole dans l'oubli contraste généralement avec la précipitation de la réminiscence.

À partir de ces quatre directions cardinales du temps et de la présence à soi, il est possible de dresser une carte fournissant des "chemins" susceptibles d'être parcourus à des vitesses variables. Par "chemin", nous entendons le fait très simple que, pour se rendre de A à C, il faille obligatoirement passer par B, ce qui signifie que la grandeur oubliée a d'abord appartenu au passé, que la grandeur revivée par la réminiscence a dû séjourner et "patienter" dans l'oubli; en second lieu, l'allure et la date de ces déplacements sur la carte sont indéterminables. Compte tenu de ces préalables et sans méconnaître l'insuffisance des dénominations proposées puisque pour rendre compte des **processus mnésiques** nous faisons appel à des dérivés du radical **-chronie**, nous avançons le **système mnésique** suivant:



Affirmer que tous ces termes sont des dérivés, revient à dire que ces états du sujet sont tous doubles et associent un sujet de l'énonciation et un sujet de l'énoncé: asserter le présent signifie que ces sujets sont synchrones; dans l'anachronie, ils sont posés comme distincts, c'est-à-dire porteurs de dates distinctes: l'énoncé "j'ai été malade hier" ne prend son véritable sens qu'après avoir subi la catalyse élémentaire: "je dis maintenant que j'ai été malade hier"; asserter l'achronie demande deux sujets qui peuvent être ou non logés dans le même acteur: "j'ai complètement oublié que..." ou: "tu as complètement oublié que..." et ce qui revient à inscrire dans l'énoncé une intransitivité circonstancielle; enfin, asserter la diachronie signifie: "j'avais complètement oublié que j'avais été malade hier", et résoudre l'intransitivité indiquée "en mettant le doigt dessus".

A partir de cette analyse tout à fait élémentaire qui consiste à distribuer dans la mnésie des "postes d'observation", nous aimerions nous maintenant attacher aux deux points suivants:

- de l'énoncé au discours, ces structures mnésiques vont subir un changement d'échelle qui va étendre leur amplitude, mais non le contenu des processus mnésiques;
- en second lieu, le mythe, personnel comme collectif, mais la différence entre les deux est relative puisque la lecture d'une œuvre par au moins un lecteur attentif suffit pour arracher son auteur au solipsisme, va privilégier la diachronie soudaine, pour inscrire à côté du passé conservé la victoire sur l'oubli, et ainsi se procurer une mnésie absolue.

Telle l'araignée au centre de sa toile, le sujet va et vient entre les aires mnésiques pour s'assurer que les voies qui mènent des unes aux autres sont praticables, réparer celles qui seraient sur le point de lâcher, établir des voies expresses entre le centre et les aires situées à la périphérie.

## 2. Morphologie de la réminiscence

Avant d'examiner la contribution de la réminiscence à l'élaboration du mythe, nous aimerions montrer que celle-ci représente l'intrusion du régime le plus vif possible dans le cours des choses. La réminiscence présente les trois caractéristiques figurales que nous avons reconnues: la célérité extrême, la démarcation et la fermeture.

La vitesse de la réminiscence représente sans doute pour le sujet ce que la vitesse de la lumière représente dans l'univers débrayé, c'est-à-dire dans l'univers dit "physique". Si le train de la mémoire s'emballe dans le cas de la réminiscence, la marche du "souvenir", elle, est soutenue par une séquence volitive, par le sentiment du retard et de la résistance, par la

## MYTHE ET TEMPORALITÉ

mesure, délicate à fixer, de l'inaccompli qui fait que l'expression du "souvenir" est volontiers antiphrastique: "je ne m'en souviens pas, ou plus, très bien...". Ce train séquentiel est effacé dans le cas de la réminiscence qui surgit à l'improviste, si bien que la marche réfrénée du "souvenir" vient contraster avec la course, puis sous le fouet de la célérité, avec la **soudaineté** de la réminiscence.

Quand on examine de près le lien entre la célérité, la totalité et la démarcation qui en répond, on en vient à se demander si ces deux puissances figuraies ne sont pas engagées dans une synonymie heuristique. Un extrait des *Cahiers* de Valéry, dont on aimerait dire qu'il a lui-même la forme de l'éclair, le précise mieux que nous ne saurions le faire:

*Tout événement brusque touche le tout.  
Le brusque est un mode de propagation<sup>3</sup>.*

La détermination entre le *tempo* et l'aspectualité prend maintenant tout son sens: la "**soudaineté**" apparaît comme le degré sublime du *tempo* et fait accéder le sujet au degré sublime de la totalité, à savoir le **simultané**. La "soudaineté" est au *tempo* ce que la simultanéité est à l'aspect, à savoir sa forme paroxystique, et elles sont toutes deux porteuses de la plus grande ambivalence: seules désirables, ou intolérables. Il convient de remarquer que, du point de vue épistémologique, les formes extrêmes, loin d'être tenues pour marginales ou périphériques, devraient être considérées comme prioritaires en raison de leur lisibilité supérieure.

Les paradigmes joints du *tempo*, de la durée et de l'espace se présenteraient ainsi:

<b>tempo</b>	accélération ↔ ralentissement			
	soudaineté	célérité	lenteur	arrêt
<b>durée</b>	simultanéité ↔ succession			
	totalité indivise	démarcation polaire	segmentation "chromatique"	état
<b>espace</b>	fermeture ↔ ouverture			
	ponctualité	centralité	profondeur	diffusion

Outre le degré d'adéquation, on peut se demander, à l'encontre des options du binarisme, si un ensemble de quatre termes ne constitue pas à la fois un minimum épistémologique et le gage d'une interdéfinition effective. Convenons de désigner par  $\alpha$  et  $\beta$  les régimes immanents de *tempo* du sujet, par des majuscules **A** et **B** les valeurs démarcatives et

3.- P. Valéry, *Cahiers*, tome 1, op. cit., p. 1288. L'extrait continue ainsi:

La pénétration de l'inattendu plus rapide que celle de l'attendu, mais la réponse de l'attendu plus rapide que celle de l'inattendu.

Le temps dépensé **avant** est restitué **après**: c'est-à-dire qu'il vient en déduction, il est **négatif**. Le temps de l'exécution dépend du temps de préparation et varie en sens inverse (dans des conditions à préciser).

par des minuscules *a* et *b* les valeurs segmentatives. L'opposition entre les régimes prendra la forme  $[A + a]$  vs  $[B + b]$ ; les extrêmes s'identifieront l'un à l'autre en s'opposant aux moyens comme  $[A + B]$  vs  $[a + b]$ ; l'opposition des extrêmes entre eux  $[A]$  vs  $[B]$  reproduira l'opposition des médians entre eux  $[a]$  vs  $[b]$ <sup>4</sup>. L'opposition peut s'appauvrir moyennant un syncrétisme favorisant soit la valeur démarcative, soit la valeur segmentative, ou bien s'enrichir d'un terme neutre défini comme  $[ni\ a + ni\ b]$ . L'interdéfinition est satisfaite puisque chaque grandeur fonctionnelle est saisie sous deux points de vue, celui de la généralité des régimes qui permet de les opposer entre eux sommairement, et celui de leur spécificité qui permet à chaque régime de s'opposer subtilement à lui-même sous le rapport de l'intensité.

Nous pouvons achever la description figurale de la réminiscence. Sous le rapport du *tempo*, elle manifeste cette simultanéité qui est pour le sujet la limite suprême de la célérité; sous le rapport de l'aspect, elle opère cette syncope de la démarcation à laquelle le sujet ne saurait résister, mais la réminiscence change cette défaite en victoire; sous le rapport de l'espace, elle se présente comme fermeture et exclusion. Le syntagme analytique:

achronie → diachronie → synchronie

est tel hors *tempo* ou sous un *tempo* ralenti; *il est aléatoire, ou ce qui revient au même: suspensif*, si le sujet ne parvient pas à quitter l'achronie. Avec la réminiscence, les trois séquences mnésiques sont fondues ensemble. Comme l'écrit G. Poulet dans *Études sur le temps humain*: "Il n'y a plus contradiction entre **être** et **avoir été**; il y a identité (...)"<sup>5</sup>.

Nous entrevoyons **deux** synchronies: une synchronie atone, menacée par l'"ennui", et une synchronie tonique, accentuelle, qui est soulevée par la réminiscence et qui devient porteuse de l'acmé évaluative. Cette synchronie tonique comprime ensemble, en raison de la spécificité sans partage de la réminiscence, les six prédications concevables, que nous opposons trois à trois en distinguant les figurales des figuratives. Les prédications figurales comprennent:

- la prédication **accentuelle**, qui consiste à être *tonique* ou *atone*, c'est elle qui crédite telle grandeur de l'éclat;

4.- L'aspectualité, pour autant qu'elle contrôle le **manque** et l'**excès**, est le catalyseur, l'accélérateur de la narrativité, mais là encore l'intensité et son opérateur favori, l'accent, médiatisent la relation de dépendance entre l'aspectualité et la narrativité et introduisent une imprévisibilité relative appréciable. Les catégories sommaires de **surplus** et du **déficit**, tout en contrastant l'une avec l'autre, peuvent, grâce à l'accent, s'opposer à elles-mêmes:

	surplus	déficit
tonique	excès	manque
atone	excédent	insuffisance

5.- G. Poulet dans *Études sur le temps humain*, tome 1, Paris, Plon, 1962, p. 335.

## MYTHE ET TEMPORALITÉ

- la prédication **existentielle**, qui consiste à *être* ou *ne pas être*, c'est-à-dire, selon le temps mnésique, à *n'être plus* ou à *être toujours*; elle intervient dans le discours par des opérations de passéification et de présentification;

- la prédication **localiste**, qui consiste à être *quelque part* ou *nulle part*, à avoir ou non ce que nous aimerions appeler une "adresse".

Les prédictions figuratives, entées sur les précédentes, comprennent pour leur part:

- la prédication **fonctionnelle**, qui consiste à être *libre* ou *lié*, c'est-à-dire celle qui demande que l'on se prononce sur la dépendance ou l'indépendance de la grandeur examinée; elle apparaît –intuitivement– dans la dépendance du schéma discursif puisque l'éclat nous a paru commander les valeurs d'absolu, qui sont exclusives, et l'étendue les valeurs participatives d'univers.

- la prédication **différentielle**, qui consiste à être *tel* ou *tel*; poussée jusque dans ses derniers retranchements, elle oppose l'unicité, l'exclusivité à la multiplicité; elle semble sous le contrôle du schéma discursif puisque l'éclat, nous l'avons vu, interdit le répétable que l'étendue autorise, si elle ne l'exige pas;

- la prédication **valuative** enfin discrimine les grandeurs comme "bonnes" ou "mauvaises", mais en les rapportant tantôt aux régimes figuratifs, tantôt aux régimes figuraux: elle décide de l'intentionnalité pour les sujets et de la désirabilité pour les objets. Cette prédication n'est peut-être pas sur le même plan que les autres: les prédictions précédentes constituent des réseaux, des agrégations, des métaphores, des synecdoques, qui forment l'assiette des **tris** et des **mélanges** au moyen desquels la prédication valuative opère.

Les homologations entre la figuralité, les routines prédictives et l'exemplarité de la réminiscence apparaissent dans le tableau suivant:

sémiosis	tension prédictive	prédication de la réminiscence
<b>figuralité</b> <div style="display: inline-block; vertical-align: middle; margin-left: 10px;"> </div>	prédication accentuelle tonique vs atone  prédication existentielle présent vs passé  prédication localiste quelque part vs nulle part	extase  présentification  adresse
<b>figurativité</b> <div style="display: inline-block; vertical-align: middle; margin-left: 10px;"> </div>	prédication fonctionnelle: lié vs libre  prédication différentielle: même vs autre  prédication valuative: bon vs mauvais	contingence  exclusivité  "superlativité"

Cette liste n'est pour l'instant qu'un inventaire. Elle devrait être complétée:

- par un examen des rections entre prédications, entre les prédications du même type, c'est-à-dire les prédications en **-al** – nous en avons examiné quelques-unes – et les prédications en **-if**, puis les rections entre prédications relevant de types différents;
- par un traitement des dominances, des défektivités et des syncrétismes puisque c'est par là que les cultures et les univers de discours divergent les uns par rapport aux autres.

Cette table prédicative est, pour l'instant, hypothétique puisque son sort est suspendu à celui qui sera réservé à la figuralité, à la prétention de la figuralité à prendre en charge la discursivité et à élaborer une typologie discursive consistante. Nous n'en sommes pas là. Nous nous en tiendrons au point suivant: cette table prédicative offre quelques commodités pour décrire un objet aussi déroutant que la réminiscence. Dans la mesure où le figural dirige le figuratif, nous envisagerons d'abord les prédications figurative. Examinons ce qui se passe à hauteur de chacune des strates du précédent tableau:

- la prédication accentuelle, intensive, rend compte de l'**extase** du sujet, puisque l'écart entre tonicité et atonie permet au sujet de prendre la mesure de son arrachement à lui-même et procure au sentir un objet interne;

- la prédication existentielle est traitée par le passage de l'achronie à la diachronie et change, rédime le *n'être plus* de l'achronie en *être toujours* de la diachronie et opère une **pré-sentification**;

- la prédication localiste est rémunérée dans la mesure où le discours de la réminiscence comporte, ainsi que nous le verrons plus loin, un **toponyme**;

Si nous envisageons maintenant la prédication figurative:

- la prédication fonctionnelle avoue la réminiscence comme **contingente**, imprévisible et gratuite. La réminiscence est une rupture dans la chaîne conventionnelle des antécédences et des subséquences, et c'est la raison pour laquelle la connexité peut être reprise comme manifestante minimale de la fonction. Mythe en raccourci, la réminiscence établit ce "miracle" sémiotique que constitue une **continuité à distance**, si bien qu'elle semble projeter dans la durée l'équivalent d'un ordre gravitationnel; elle prolonge l'antécédent sans cependant prolonger l'antécédent lui-même et prouve à l'intéressé que l'arbitraire peut l'emporter sur la nécessité; elle conjugue, contre toute attente, la rupture et le recommencement;

- la prédication différentielle est satisfaite par l'**exclusivité** du contenu discursif de la réminiscence; elle porte à l'incandescence le contenu du "souvenir" et procure à l'ipséité une assiette inattaquable;

- la prédication évaluative vient saluer dans la réminiscence un énoncé "fou" qui surpasse les performances de l'énoncé mnésique ordinaire: ce dernier se contente de parcourir la distance qui sépare la diachronie de la synchronie, tandis que la réminiscence fait savoir au sujet que la distance qui sépare l'achronie de la synchronie n'est pas infranchissable. Dans l'échelle évaluative, la réminiscence vient s'inscrire comme **superlative**.

Pour ce qui regarde maintenant les relations modales entre la prédication figurale et la prédication figurative, la pertinence porte sur la relation entre le schéma discursif et les différents ordres prédicatifs:



## MYTHE ET TEMPORALITÉ

• la structure de la prédication accentuelle dans la réminiscence est conforme au schéma discursif: l'“extase” se présente d'abord comme la “variété” subjective de l'éclat, et elle atteint l'éclat par l'interruption, par ce que le dictionnaire appelle le “transport”: “état dans lequel une personne se trouve comme transportée hors de soi et du monde sensible”; le même dictionnaire, le Micro-Robert, donne comme seconde acception: “exaltation provoquée par une joie ou une admiration extrême”, c'est-à-dire que le dictionnaire défait le lien entre le *tempo*-intensité et l'“extase” et fausse par là-même la signification plus qu'il ne la démêle...

• la prédication existentielle dans la réminiscence, c'est-à-dire pour les valeurs extrêmes du *tempo-intensité*, n'est pas sans ressemblance avec la prosopopée et l'hypotypose, à propos de laquelle Fontanier écrit: “Ce qui constitue celle-ci, c'est cette vivacité, cet intérêt du style qui électrise et enflamme l'âme au point de lui faire voir comme présentes ou comme réelles des choses très éloignées, ou même purement fictives”<sup>6</sup>.

• pour ce qui regarde la prédication localiste, la réminiscence est indissociable d'un lieu singulier, reconnu et dénommé; dans cette élection et ce rappel, qui changent tel lieu en centre, nous retrouvons la tension propre à l'éclat;

• la dimension de la connexité fait aussi l'objet d'un traitement singulier: la survenue de la réminiscence est arbitraire, elle n'est pas dans la dépendance de ce qui précède; le principe confortable du *post hoc ergo propter hoc* est en défaut, mais cette fois sa défaillance est suivie d'euphorie!

La prédication, à l'aune de la figuralité, apparaît comme un ballet prédicatif, qui voit les valeurs réagir et interagir les unes avec les autres, se rapprocher ou garder leurs distances, choisir un centre puis en changer, etc.

Avant d'envisager le lien entre schéma discursif et la réminiscence, nous aimerions consacrer un instant à l'énonciation de l'achronie. La poésie de Baudelaire n'est pas une poésie de la réminiscence mais de l'anamnèse en ce sens qu'elle pose l'oubli; ses régimes préférentiels sont respectivement la lenteur, la durée croissante et l'ouverture. L'oubli est présent dans les deux tercets du poème *Le guignon*:

–Maint joyau dort enseveli  
Dans les ténèbres et l'oubli,  
Bien loin des pioches et des sondes;  
  
Mainte fleur épanche à regret  
Son parfum doux comme un secret  
Dans les solitudes *profondes*.

La clef mnésique de l'oubli vaincu par l'énonciateur dirige les prédictions figurales indiquées dans le tableau qui précède:

• pour ce qui regarde la prédication accentuelle, les deux tercets sont –concession oblige...– sous le signe d'une tonicité atténuée: le “joyau” et le “parfum”, porteurs d'éclat

<sup>6</sup>- P. Fontanier, *Les figures du discours*, Paris, Flammarion, 1968, p. 392.

pour l'auteur des *Fleurs du Mal*, sont modérés par les syntagmes verbaux dont ils sont les sujets: "dort enseveli" et "épanche à regret";

- la prédication existentielle affirme la durée par le présent des verbes "dort" et "épanche"; là encore, le tour est concessif: le "joyau" et le "parfum", actants porteurs de programmes de rayonnement et d'expansion, affrontent victorieusement les contre-programmes inscrits dans les syntagmes verbaux dont ils sont les sujets: "dort enseveli" et "épanche à regret";

- enfin eu égard à la prédication localiste, le "joyau" et le "parfum" sont "nulle part" puisque les moyens de les approcher, les "pioches" et les "sondes", et les chemins conduisant vers les "solitudes profondes", font défaut.

Ces deux tercets de Baudelaire, confrontés au schéma discursif, s'efforcent de trouver un compromis entre l'éclat et l'étendue: les actants ont compétence d'éclat, mais la fugacité inéluctable de l'éclat est rédimée par les prédications existentielle et localiste: le "joyau" et le "parfum", **quoiqu'**ils habitent l'"oubli" et les "solitudes profondes", fournissent l'étendue en durée et en espace.

Nous aimerions dans les deux moments suivants établir que le schéma discursif et la réminiscence, qui est l'une de ses possibilités, interviennent dans la constitution de certains mythes, les uns personnels, les autres collectifs.

### 3. Réminiscence et mythe personnel

Nous nous proposons de survoler quelques textes "fameux" dans le dessein de relever l'importance que certains auteurs, et non des moindres, ont accordée à la réminiscence. Cette importance est certes relative au fait que la réminiscence appartienne aux structures mnésiques, mais également à ce qu'elle fait "voir" la déhiscence entre figuralité et figurativité. Le premier texte examiné se situe au début du sixième livre des *Confessions* de Rousseau:

Je donnerai de ces souvenirs un seul exemple qui pourra faire juger de leur force et de leur vérité. Le premier jour que nous allâmes coucher aux Charmettes, Maman était en chaise à porteurs, et je la suivais à pied. Le chemin monte: elle était assez pesante, et craignant de trop fatiguer ses porteurs, elle voulut descendre à peu près à moitié chemin pour faire le reste à pied. En marchant elle vit quelque chose de bleu dans la haie, et me dit: "Voilà de la pervenche encore en fleur". Je n'avais jamais vu de la pervenche, je ne me baissai pas pour l'examiner, et j'ai la vue trop courte pour distinguer à terre les plantes de ma hauteur. Je jetai seulement en passant un coup d'œil sur celle-là, et près de trente ans se sont passés sans que j'aie revu de la pervenche ou que j'y aie fait attention. En 1764, étant à Cressier avec mon ami M. du Peyrou, nous montions une petite montagne au sommet de laquelle il y a un joli salon qu'il appelle avec raison Belle-Vue. En montant et regardant parmi les buissons, je pousse un cri de joie: "**Ah! voilà de la pervenche!**" et c'en était en effet. Du Peyrou s'aperçut du transport, mais il en ignorait la cause; il l'apprendra, je l'espère, lorsqu'un jour il lira ceci. Le lecteur peut juger, par l'impression d'un si petit objet, de celle que m'ont faite tous ceux qui se rapportent à la même époque.

## MYTHE ET TEMPORALITÉ

Les lignes qui précèdent la survenue de la réminiscence sont consacrées à mettre en place la structure mnésique: l'emploi de l'imparfait transporte le contenu narratif de la synchronie vers l'anachronie; ce contenu narratif s'attache à la vraisemblance de la conduite de Mme. de Warens: "Maman était en chaise à porteurs, et je la suivais à pied. Le chemin monte: elle était assez pesante, et craignant de trop fatiguer ses porteurs, elle voulut descendre à peu près à moitié chemin pour faire le reste à pied. En marchant elle vit quelque chose de bleu dans la haie, et me dit: 'Voilà de la pervenche encore en fleur'" et il est aisé de catalyser dans la parataxe des propositions indépendantes une syntaxe causative; l'énonciateur s'attache également à souligner l'écart entre les deux protagonistes:

- les compétences attentive et cognitive de Mme. de Warens lui ouvrent accès aux singularités qu'elle croise; là encore, la concession est fondée à réclamer son dû: ce n'est pas une "**pervenche**" que Mme. de Warens voit, mais une "**pervenche encore en fleur**". De sorte que la concession est non seulement partie prenante dans les dispositions modales des sujets, mais également dans les saillances des objets. L'amplitude de la concession établit, quand elle est manifestée, la dépendance des morphologies discursives à l'égard de la syntaxe tensive et d'une façon générale les formes sont des **émergences**, effectives quand elles visent le sujet, affectives quand elles visent l'objet; si tel n'était le cas, les forces, les intensités, les directions, les accents seraient privés de toute efficence.

- l'énonciateur insiste au contraire sur son indifférence et son ignorance: "Je n'avais jamais vu de la pervenche, je ne me baissai pas pour l'examiner, et j'ai la vue trop courte pour distinguer à terre les plantes de ma hauteur". Cette incompétence est telle qu'elle nous autorise à penser que, sans le "miracle" de la réminiscence, l'anachronie aboutirait à l'achronie.

La réminiscence vient bouleverser cette structure mnésique. A trois titres:

- elle énonce d'abord que la distraction de l'énonciateur n'était qu'apparente; là encore, la concession fait entendre sa voix: **bien qu'il n'eût pas regardé, il avait vu**: "Je jetai seulement en passant un coup d'œil sur celle-là, et près de trente ans se sont passés sans que j'aie revu de la pervenche ou que j'y aie fait attention". De sorte que ce discours semble convoquer la modalité socratique du savoir: l'ignorant ne sait pas qu'il sait;

- elle abolit la distance actantielle entre Mme. de Warens et Rousseau; le parallélisme des deux énoncés rapportés:

- Mme. de Warens: "Voilà de la pervenche encore en fleur".

- Rousseau: "Ah! voilà de la pervenche!",

l'indique assez; eu égard à la relation affective antérieure entre Mme. de Warens et Rousseau, l'identification a pris le relais de la possession ou de l'appartenance passée;

- enfin la réminiscence anéantit le passé comme passé et établit, en conformité avec l'attente du sujet mais indépendamment de sa volonté, l'éternité du présent puisque le passé ne passe pas.

Les caractéristiques de la réminiscence sont donc bien déclinées:

- la célérité de l'éclat: "je pousse un cri de joie";

- la syncope de la démarcation présupposée par les “trente ans (...) passés” qui sont, instantanément! effacés; cette syncope de la démarcation est la manifestante de la syncope de l'étendue, à défaut de laquelle l'absoluité de l'éclat serait menacée;

- enfin pour la spatialité, l'anachronie comme la synchronie ont une adresse précise: les “Charmettes” pour l'anachronie, “Cressier” pour la synchronie sans parler des indications plus précises qui sont fournies dans les deux cas: “le chemin”, “à moitié chemin”, la “haie” pour l'espace des “Charmettes”; le “chemin” qui mène vers le “sommet” de la “petite montagne”, où se trouve le “joli salon Belle-Vue”.

Chateaubriand, dans *Les Mémoires d'outre-tombe*, relate une expérience du même ordre:

Hier soir je me promenais seul; le ciel ressemblait à un ciel d'automne; un vent froid soufflait par intervalles. À la percée d'un fourré, je m'arrêtai pour regarder le soleil; il s'enfonçait dans des nauges autour de la tour d'Alluye, d'où Gabrielle, habitante de cette tour, avait vu comme moi le soleil se coucher il y a deux cents ans. Que sont devenus Henri et Gabrielle? Ce que je serai devenu quand ces *Mémoires* seront publiés.

Je fus tiré de mes réflexions par le gazouillement d'une grive perchée sur la plus haute branche d'un bouleau. À l'instant, ce son magique fit reparaître à mes yeux le domaine paternel; j'oubliai les catastrophes dont je venais d'être le témoin, et, transporté subitement dans le passé, je revis ces campagnes où j'entendis si souvent siffler la grive. Quand je l'écoutais alors, j'étais triste de même qu'aujourd'hui; mais cette première tristesse était celle qui naît d'un vague désir de bonheur, lorsqu'on est sans expérience; la tristesse que j'éprouve actuellement vient de la connaissance des choses appréciées et jugées. Le chant de l'oiseau dans les bois de Combourg m'entretenait d'une félicité que je croyais atteindre; le même chant dans le parc de Montboisier me rappelait des jours perdus à la poursuite de cette félicité insaisissable (première partie, III, 1).

Comparé à celui de Rousseau, ce récit de réminiscence présente les latitudes de variations prévisibles: bien sûr celle qui concerne le sujet opérateur: ici le “chant de la grive”, là la “pervenche”; les prédications figurales sont les mêmes dans les deux textes:

- l'extase: comme Rousseau, Chateaubriand est “transporté subitement dans le passé” après avoir assuré: “j'oubliai les catastrophes dont je venais d'être le témoin”;

- la présentification: “je revis ces campagnes où j'entendis si souvent siffler la grive”.

- l'adresse: “À l'instant, ce son magique fit reparaître à mes yeux le domaine paternel”.

Les prédications figuratives exploitent les latitudes de divergence admises:

- la contingence n'est pas aussi franche dans le texte de Chateaubriand que dans celui de Rousseau dans la mesure où la réminiscence est précédée par un énoncé relatif à l'universalité de l'anachronie avec lequel elle contraste;

- l'exclusivité de la réminiscence est également moindre puisqu'elle semble permettre à l'auteur de différencier deux configurations de la “tristesse”;

## MYTHE ET TEMPORALITÉ

• enfin cette expérience est ambivalente puisqu'elle reconduit vers un passé empreint de "tristesse".

C'est dans l'œuvre de Proust que la réminiscence prend rang d'événement absolu, c'est-à-dire que ce qui importe, ce n'est pas la réminiscence de tel événement mais l'événement lui-même de la réminiscence. Dans les diverses expériences de "mémoire involontaire", la structure mnésique se trouve **saturée**, et notamment l'affrontement entre le programme d'expansion de l'achronie:

(...) peut-être parce que, de ces souvenirs abandonnées si longtemps hors de la mémoire, rien ne survivait, tout s'était désagrégé; les formes –et celle aussi du petit coquillage de pâtisserie, si grassement sensuel sous son plissage sévère et dévot– s'étaient abolies, ou, ensommeillées, avaient perdu la force d'expansion qui leur eût permis de rejoindre la conscience"<sup>7</sup>

et le contre-programme de la réminiscence qui reconduit le sujet de l'achronie vers la synchronie:

(...) aussitôt la vieille maison grise sur la rue, où était sa chambre, vint comme un décor de théâtre s'appliquer au petit pavillon donnant sur le jardin, qu'on avait construit pour mes parents sur ses derrières (ce pan tronqué que seul j'avais revu jusque-là); et avec la maison, la ville, depuis le matin jusqu'au soir et par tous les temps, la Place où on m'envoyait avant déjeuner, les rues où j'allais faire des courses, les chemins qu'on prenait si le temps était beau<sup>8</sup>.

Proust, dans un passage où il fait allusion au texte de Chateaubriand, lie formellement la reconnaissance de la valeur aux structures mnésiques:

(...) ceux qui se sont fait une vie intérieure ambiante ont peu égard à l'importance des événements. Ce qui modifie profondément pour eux l'ordre des pensées, c'est bien plutôt quelque chose qui semble en soi n'avoir aucune importance et qui renverse pour eux l'ordre du temps en les faisant *contemporains* d'un autre temps de leur vie<sup>9</sup>.

En un sens, la réminiscence est le *néгатif* de l'événement puisque si l'éclat de l'événement est suivi de l'atonie de l'étendue, avec la réminiscence l'atonie de l'étendue est résolue par l'éclat de l'événement. Enfin, la charge affective extrême de la réminiscence nous permet de proposer une définition sémiotique de l'affect: du côté de l'objet, l'affect est la manifestante des déficits et des excédents non expectés, donc surprenants pour le sujet expectant, pour autant que, du côté du sujet, l'affect est la manifestante des distensions, des "transports" –de "joie" ou de "frayeur"– vécus par le sujet, et *tempo* oblige, ces affects seront d'autant plus forts que leur allure sera élevée. La place centrale, primordiale de l'affectivité s'explique par sa dépendance à l'égard du schéma discursif puisque les affects ne font, sans doute en dernière instance, que prendre la **mesure** des déficits et des excédents en concordance avec le régime prévalent: mesure des excès et des manques dans le régime de

7.- M. Proust, *À la recherche du temps perdu*, tome 1, Paris, Gallimard/La Pléiade, 1954, p. 47. (C'est nous qui nous soulignons.)

8.- Ibid.

9.- M. Proust, *À la recherche du temps perdu*, tome 3, Paris, Gallimard/La Pléiade, 1954, p. 728.

l'éclat, mesure des excédents et des déficits dans le régime de l'étendue. Ainsi, quand Baudelaire, dans le poème intitulé *Le Goût du Néant*, écrit:

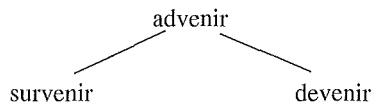
Le Printemps adorable a perdu son odeur!

l'exclamation et le détachement du vers, qui indiquerait qu'il a à lui seul valeur de strophe, signifient au lecteur que la disjonction constatée reçoit une valeur de manque et non seulement une valeur de déficit. L'absence est ici sous le régime de l'éclat.

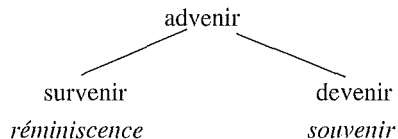
#### 4. Fonction-front et fonction-événement

Le complexe de *tempo*-intensité promeut ces excès et ces manques en **événements**, c'est-à-dire respectivement en excès et en manques, lesquels de ce fait même peuvent, non sans raison, réclamer la direction de la narrativité greimassienne. Pour parler comme le poète, valeurs et affects sont des "termes égaux et convertibles"; les valeurs sont des "variétés" objectales et les affects des "variétés" subjectales. Les deux événements valuatifs que nous avons repérés, à savoir l'émergence de la valeur dans le régime de l'étendue, le surcroît, le rebond de la valeur dans le régime de l'éclat, c'est-à-dire la sublimité, étant dans la dépendance de la concession, nous sommes conduit à voir en celle-ci la **fonction-événement**. La profondeur sémiotique offrirait dès lors l'articulation élémentaire suivante: les relations **causales** admises, reçues dans tel univers de discours, garantissent les routines, les récurrences, les constantes qui sont les infrastructures de l'**attendu** pour autant que les relations **concessives** factuelles –la concession opère au coup par coup puisque pour les linguistes elle est définie comme "causalité inopérante"– se voient chargées de l'accueil des accidents, des occurrences, des émergences, en un mot de l'**inattendu** et de l'inouï. Selon les périodes et les modes, l'un ou l'autre pôle se trouve accentué: l'attendu est ouvertement favorisé pour un artiste dit "classique" qui apprécie la beauté et la bonté de l'œuvre en fonction de "canons" et de "règles" avancés comme "immuables", tandis que l'inattendu aura la préférence de l'artiste dit "romantique" qui rapporte cette fois la beauté de l'œuvre aux affects qu'elle a déclenchés puisque selon Valéry encore: "L'œuvre est faite pour étonner l'ouvrier".

Il est temps de rapporter la réminiscence au schéma discursif et aux structures mnésiques. Le schéma discursif, qui repose sur l'antagonisation de l'éclat et de l'étendue, est dans la dépendance des variations de *tempo*, variations qui ont pour termes extrêmes la **célérité des survenirs** et la **lenteur des devenirs**<sup>10</sup>, l'une et l'autre, faut-il le dire? relatives:



et, pour autant que le *tempo* décide de la forme de nos discours –c'est l'hypothèse soutenue ici–, nous homologuons:



10.- Sur ce point, voir Cl. Zilberberg, "Le schéma narratif à l'épreuve", in *Protée*, volume 21, numéro 1, hiver 1993, pp. 67-70.

## MYTHE ET TEMPORALITÉ

Les discours humains ont pour objet les paradoxes qui les étonnent, et la sémiotique, s'il s'avérait que l'étonnement soit bien le portique de la phorie de l'être, pourrait, à l'instar des prétentions des maisons aristocratiques d'autrefois, se vanter d'une haute antiquité. Mais l'étonnement, cette composante subjectale de l'arrêt, est, en y songeant de plus près, justiciable de deux cas, à savoir celui, bien connu, de l'identification des contraires et celui, moins souvent abordé, de l'antagonisation des semblables. La relation de la réminiscence au souvenir ressortit à cette dissimilation: la course de la réminiscence contraste pour celui qui la vit avec l'ahan de la mémoire en quête des souvenirs qu'elle sait renfermer sans cependant les connaître. Dans les dernières pages de *À la recherche du temps perdu*, Proust choisit plutôt la spatialité pour rendre compte du travail, de la peine attachés à l'élaboration des souvenirs:

Bientôt je pus montrer quelques esquisses. Personne n'y comprit rien. Même ceux qui furent favorables à ma perception des vérités que je voulais ensuite graver dans le temple, me félicitèrent de les avoir découvertes au "microscope", quand je m'étais au contraire servi d'un télescope pour apercevoir des choses très petites en effet, mais parce qu'elles étaient situées à une très grande distance, et qui étaient chacune un monde. Là où je cherchais les grandes lois, on m'appelait fouilleur de détails<sup>11</sup>.

La réminiscence et le souvenir entrent dans l'obédience, peut-être la tyrannie, du schéma discursif puisque la première ressortit à l'éclat et le second à l'étendue, mais cette suprématie du schéma discursif a ses contreparties –avantageuses: elle pourvoit le cours de l'existence, en lui-même incertain sinon amorphe, d'une allure, d'une scansion, d'un rythme, d'un pivot, d'une échelle immanente d'appréciation... à défaut desquels cette même existence demeurerait quelconque.

Cependant, les grandeurs paradigmatiques n'ont de sens que si elles se traduisent par des parcours distincts et commutables. Le chemin suivi par le souvenir mène de la synchronie à l'achronie en passant par l'anachronie:

**synchronie → anachronie → achronie**

tandis que celui de la réminiscence se présente ainsi:

**synchronie → achronie → synchronie**

Et de nouveau la concession se fait entendre puisque la devise du souvenir serait: "**bien que** je me souviens, j'oublie, je finirai par oublier", dans l'exacte mesure où la réminiscence affirmerait pour ce qui la concerne: "**bien que** j'oublie, je me souviens, il ne saurait être à jamais exclu que je ne me souviens".

Si Valéry a raison quand il écrit:

La mémoire est aussi importante et obscure que la gravitation ou l'oubli.  
Est-ce l'oubli, est-ce le souvenir qui est le fait *naturel*?<sup>12</sup>,

11.- M. Proust, *À la recherche du temps perdu*, tome 3, op. cit., p. 1041.

12.- P. Valéry, *Cahiers*, tome 1, op. cit., p. 1232.

on comprend la gravité des opérations de décontextualisation, qui sont le préalable des analyses des énoncés phrastiques puisqu'elles sont d'abord des opérations de "dé-discursivisation", c'est-à-dire que l'énoncé ou la phrase sont soustraits au schéma discursif, sans que les conséquences de ce retrait soient elles-mêmes, et pour cause, évaluées.

L'événement est comparable à ce "point vocalique" auquel se réfère Saussure dans *Les Principes de Phonologie*:

En second lieu, nous remarquerons qu'à l'endroit où l'on passe d'un silence à une première implosion (>), par exemple dans **art** de **artiste**, ou d'une explosion à une implosion (< >), comme dans **part** de **particulièrement**, le son où se produit cette première implosion se distingue des sons voisins par un effet propre qui est l'effet vocalique. (...) Le son qui donne cette impression par son caractère de première implosive peut être appelé *point vocalique*<sup>13</sup>.

La qualité surgit donc **de** et **à** la rencontre de **deux** dynamiques formelles opposées, ici implosive et explosive, et comme nous "croyons" à l'isomorphisme de la forme du contenu et de la forme de l'expression, nous convenons de désigner, dans l'ordre figural, par **fonction-front**, la rencontre -catastrophiste?-, le lieu de confrontation et d'ajustement des deux dynamiques figurales reconnues ici, à savoir l'éclat et l'étendue dans le plan du contenu, l'accent et la ligne dans le plan de l'expression, l'intensité et l'"extensité" hors de tout rabattement... La saisie analytique de la fonction-front devra ensuite être effectuée dans les trois dimensions figurales reconnues, à savoir les écarts de *tempo*, les inégalités de durée, enfin les singularités du "relief".

<i>déhiscence</i> \ <i>déploiement</i>	<b>fonctions</b> → <b>fonctifs</b>
figurativité	fonction-événement      surprise-attente
figuralité	fonction-front      éclat-étendue

De la prégnance de la fonction-événement sur le discours, nous donnerons, sans les analyser, deux exemples appartenant à des genres éloignés l'un de l'autre. Le premier appartient au genre bien fixé du roman. Dans *Le Rouge et le Noir*, Stendhal achève ainsi la première rencontre entre Julien Sorel et Mme. de Rênal:

S'entendre appeler de nouveau Monsieur bien sérieusement, et par une dame si bien vêtue, était au-dessus de toutes les prévisions de Julien; dans tous les châteaux en Espagne de sa jeunesse, il s'était dit qu'aucune dame comme il faut ne daignerait lui parler que quand il aurait un bel uniforme. Mme. de Rênal, de son côté, était complètement trompée par la beauté du teint, les grands yeux noirs de Julien et ses jolis cheveux qui frisaient plus qu'à l'ordinaire, parce que pour se rafraîchir il venait de plonger de la fontaine publique. À sa grande joie, elle trouvait l'air timide d'une jeune fille à ce fatal précepteur, dont elle avait tant redouté pour ses enfants la dureté

13.- Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1962, p. 87.



## MYTHE ET TEMPORALITÉ

et l'air rébarbatif. Pour l'âme si paisible de Mme. de Rênal, le contraste de ses craintes et de ce qu'elle voyait fut un **grand événement**. Enfin elle revint de sa surprise. Elle fut étonnée de se trouver ainsi à la porte de sa maison avec ce jeune homme presque en chemise et si près de lui.

—Entrons, Monsieur, lui dit-elle d'un air assez embarrassé (c'est nous qui soulignons).

Le second exemple est emprunté à une interview du philosophe A. Badiou:

La vérité n'est pas l'adéquation de la connaissance et de l'objet. C'est avant tout une production intérieure à l'expérience, un processus d'où émerge un élément de nouveauté. Il y a un **événement**, quelque chose qui survient au point de départ de toute vérité. La vérité se caractérise comme la tentative d'être fidèle à cet événement, c'est-à-dire comme le processus qui va reprendre, indéfiniment, toute la situation à partir de ce scintillement qu'a représenté l'événement (*Le Monde* du 31 août 1993 —c'est nous qui soulignons—).

La connivence de cette approche avec le schéma discursif est si forte qu'elle nous dispense d'une analyse qui tournerait aussitôt à la paraphrase. Nous aimerions toutefois marquer avec force les deux points suivants:

- le texte de Stendhal et celui d'A. Badiou traitent tous deux de ce que nous avons appelé la fonction-événement et diffèrent par leur situation énonciative, par l'actorialisation et par l'icônicité, présente dans le texte de Stendhal, déficiente dans celui d'A. Badiou. Ces évidences sont susceptibles du prolongement suivant: si les deux textes à certains égards incomparables —l'enregistrement des différences fait signe à la comparabilité, celui des absences à l'incomparabilité— relèvent **pourtant** du même schéma discursif, alors la typologie discursive, qui est l'un des défis lancés à la sémiotique et aux sciences du langage, s'avère **complexe** et doit comporter **deux** composantes: une composante figurale ayant pour objet les déploiements, les "destins" possibles de la tension entre l'éclat et l'étendue, et une composante figurative ayant pour objet les dimensions énonciatives et énoncives qui permettent de reconnaître immédiatement, ici un extrait romanesque, là un entretien de qualité dans un journal tenu pour "sérieux"; faute de cette déhiscence, la typologie discursive risque fort de confondre le cadre et le tableau;

- en second lieu, l'identité schématique des deux textes au niveau figural permet d'ébaucher la relation du schéma discursif au mythe, ici celui de l'amour. Le mythe entend opposer le schéma discursif à lui-même, c'est-à-dire à retourner la disjonction entre l'éclat et l'étendue en jonction et, pour chacun des fonctionnements, à entretenir un éclat —le "scintillement" mentionné par A. Badiou: "La vérité se caractérise comme la tentative d'être fidèle à cet événement, c'est-à-dire comme le processus qui va reprendre, indéfiniment, toute la situation à partir de ce scintillement qu'a représenté l'événement"— et inversement, mais sans doute non symétriquement, à porter à l'incandescence l'étendue<sup>14</sup>. Associer au survenir le devenir

14.- Pour A. Badiou, la fonction-événement concerne prioritairement ce qu'il appelle "quatre lieux de pensée": "On peut tenter ensuite de classer ces lieux comme le faisait déjà Platon, et affirmer: la science, l'art, la politique et l'expérience amoureuse doivent être tenus pour des lieux de pensée originaux, irréductibles les uns aux autres".

que le premier exclut, "enrichir", selon l'acception du vocable pour les physiciens, le devenir par l'irradiation du survenir. La raison du mythe est donc sa déraison: pour parler comme Greimas, "la vie n'a de sens" que si la concentration et la diffusion, l'éclat et l'étendue, la cursivité et la récursivité, l'unique et le sériel se trouvent réconciliés, que si chaque fonctif devient réponse à la demande de l'autre.

Revenons sur la concordance figurale de nos deux exemples. La description qu'A. Badiou donne de l'amour:

Au point de départ de l'amour, il faut une rencontre, quelque chose d'imprévisible, un événement qui n'est en aucune manière pris dans le cours usuel des situations. Mais cette rencontre, comme tout événement, s'évanouit aussitôt qu'elle a eu lieu. Et l'amour n'est pas la rencontre elle-même, mais ce qu'on fait et pense à partir de cet événement. On peut définir l'amour comme la fidélité à la rencontre

s'applique aux deux protagonistes du roman de Stendhal, qui comprendront mais seulement à la fin du roman –puisque telle est la convention romanesque– la signification, c'est-à-dire la valeur schématique et existentielle de leur rencontre.

Le schéma discursif, à la fois la "maladie" et son "remède", se saisit des grands dilemmes figuraux: célérité *ou* lenteur? instantanéité ou durativité? fermeture *ou* ouverture? Si le "bon sens", la "raison", la "sagesse"... s'inclinent et finissent par se convaincre, en croyant le "démontrer", du caractère aporétique de la jonction, le mythe, la fable refusent cette défaite, cette morosité, et projettent des univers de discours attrayants où les contradictoires s'assistent sans se détruire.

De même que la névrose était pour Freud une "religion privée", de même la littérature a tenu, tient lieu, aux yeux de beaucoup et non des moindres, de "mythologie privée", sans qu'il faille s'exagérer la dissension entre "privé" et "collectif" parce que certains l'ont souvent tenue pour abyssale; il est aisé de relever l'existence d'une part de "névroses collectives", lesquelles, par structure, sont les invariants obtenues après réduction des variantes individuelles, d'autre part de "mythologies partagées". Malraux, dans *L'homme précaire et la littérature*, n'hésite pas à qualifier d'"intoxiqués" les lecteurs "accrochés" à ce qu'il appelle la "vraie littérature"<sup>15</sup>, et de "secte"<sup>16</sup> le groupe qu'ils forment. Dans ces conditions, entre mythe personnel et mythe collectif la transition est aisée et, précisément, les structures mnésiques, et au premier chef la remémoration, interviennent de façon décisive aussi bien dans un cas que dans l'autre.

15.- Comme par l'effet de quelque justice dite immanente, les plus grands écrivains semblent ceux qui se sont fait de la littérature l'idée la plus haute, Mallarmé et Proust notamment. Dans le texte intitulé *La musique et les lettres*, Mallarmé ne craignit pas d'assurer: "Oui, que la Littérature existe et, si l'on veut seule, à l'exception de tout. Accomplissement du moins, à qui ne va nom mieux donné" (*Œuvres complètes*, Paris, Gallimard/La Pléiade, 1945, p. 646). De son côté, Proust écrit: "La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue, c'est la littérature" (in *À la recherche du temps perdu*, tome 3, op. cit., p. 895). La remarque de Valéry: "Entre 1880 et 1900, l'art eut un caractère religieux. Le symbolisme était une sorte de religion" (in *Cahiers*, tome 2, op. cit., p. 1152), repose sur une définition et un syllogisme implicites: 1. Sera considéré comme "religieux" tout discours, qu'il vaille comme collectif ou individuel, qui statue sur la figuralité, c'est-à-dire sur les contenants des contenus figuratifs. 2. Or dans la seconde moitié du 19<sup>ème</sup> siècle, certains écrivains ont visé la figuralité. 3. Donc les écrits de ces écrivains méritent le qualificatif de religieux.

16.- A. Malraux, *L'homme précaire et la littérature*, Paris, Gallimard, 1977, p. 258.

## 5. Remémoration et mythe collectif

Précisons d'entrée l'hypothèse: la réminiscence et la remémoration sont considérées ici comme des "variétés", des variantes combinatoires situées dans la dépendance des constituantes figurales. Ce qui distingue, entre autres, l'actant individuel et l'actant collectif, ce sont, respectivement, la "souplesse", la disponibilité du premier et l'inertie du second. La relation au *tempo* fait l'objet d'une mutation accentuelle: l'actant individuel demande, attend –on l'a vu à l'instant– la précipitation du **survenir**, alors que l'actant collectif entend entretenir le train assagi du **devenir**. Le premier est porté à privilégier la cursivité aux dépens de la récursivité, tandis que le second déplacera l'accent valuatif: la célérité sera liée à la péjoration et à la dysphorie dans l'exacte mesure où la lenteur sera appréciée comme euphorique.

Il nous incombe de montrer que cette mutation du schéma discursif est au principe des discours qui ont explicitement pour destinataire l'actant collectif. Le premier exemple concernant la "Vie éternelle" est emprunté à L. Panier. Il concerne l'introduction de la première épître de Saint Jean:

- 1 Ce qui était dès le commencement,  
ce que nous avons entendu,  
ce que nous avons vu de nos yeux  
ce que nous avons contemplé,  
ce que nos mains ont touché  
du Verbe de vie;
- 2 car la Vie s'est manifestée  
nous l'avons vue, nous en rendons témoignage  
et nous vous annonçons cette Vie éternelle,  
qui était tournée vers le Père et qui nous est apparue -
- 3 ce que nous avons vu et entendu  
nous vous l'annonçons,  
afin que vous soyez en communion avec nous  
Quant à notre communion,  
elle est avec le Père  
et avec son Fils Jésus Christ.
- 4 Tout ceci, nous vous l'écrivons  
pour que notre joie soit complète<sup>17</sup>.

Dans ce texte, il est aisé de reconnaître les deux strates énoncives qui nous occupent: celles qui traitent du survenir, de l'éclat au niveau figural, celles qui manifestent l'événement au niveau figuratif. Les marques déclarées sont le signe de la tensivité puisqu'elles énoncent et l'unicité de l'événement et son éloignement:

• "la Vie s'est manifestée" et le faire argumentatif de l'énonciateur met en avant la pluralité des observateurs, qui, selon la convention ordinaire, est objectivante, et la perception, elle-même plurielle puisque les différents sens se confirment les uns les autres:

17.- L. Panier, *La "vie éternelle": une figure*, Actes sémiotiques, V, 45, 1983, notamment pp. 5-18.

“nous avons **entendu**, ce que nous avons **vu** de nos yeux, ce que nous avons **contemplé**, ce que nos mains on **touché** du Verbe de Vie”. Les sens énumérés vont de la “précurrence” à la “non-précurrence”: les sens à distance, l’ouïe et la vue, font place au sens du contact, le toucher, c’est-à-dire que sur l’axe de la profondeur, terme que nous préférons à celui de “proxémique”, le parcours perceptif va de la distance, mesurée par la vision, à son annulation par le toucher; le sujet observateur affirme avec force qu’il a été en synchronie avec l’apparaître;

• cependant –toujours la concession...– l’événement est placé sous le signe de l’**anachronie**, par l’intervention de l’aspect accompli des verbes, et par l’indication de l’adresse temporelle: “Ce qui était dès le **commencement**” de sorte que l’événement est menacé, en filant la métaphore de la lumière, d’extinction.

Comment dès lors sauver l’événement? En le dirigeant vers l’étendue et en activant le sujet opérateur de l’étendue, à savoir la récursivité. Le manque prochain est donc conjuré par la prise en charge énonciative: “nous en rendons **témoignage**”, par la sommation formelle de l’énonciataire: “nous **vous** annonçons cette Vie éternelle”, “nous **vous** l’annonçons”, par l’invocation d’une transitivité participative avec la “communio”: “afin que vous soyez en communion avec nous”. Mais la récursivité plénière est, bien entendu, celle de l’écrit: “Tout ceci, nous vous **l’écrivons** pour que notre joie soit complète”. La supériorité de l’écrit sur le dit est signifiée par la sanction: “pour que notre **joie** soit complète”.

L’algorithme des procès:

**voir → dire → écrire**

est susceptible de deux lectures: du point de vue figuratif, il peut invoquer la présupposition en alléguant que pour *dire*, il faut *avoir vu*, que pour *écrire*, il faut *avoir dit* à autrui, mais du point de vue figural, ou encore du schéma discursif, les choses se présentent autrement: le *dire* est le moyen terme permettant de passer de la cursivité du *vu* à la récursivité de l’*écrit*. La synchronie du *voir* étant irrévocablement révolue, ce que le terme de “témoignage” confesse implicitement, l’anachronie du *vu* est rédimée par la récursivité de l’écrit. Si l’on convient de désigner comme mythes les textes qui s’attaquent au “noyau dur” du schéma discursif, ce passage peut être dit mythique puisque les deux composantes du schéma discursif sont traitées selon la concession: l’unicité de l’événement éclatant appelle son éloignement, mais cet affaiblissement est dénié par la remémoration orale –“nous vous **l’annonçons**”–, et écrite: “nous vous **l’écrivons**”, c’est-à-dire par la mise en œuvre de la récursivité. Mentionnons une seconde transformation: les témoins d’un survenir sont par nécessité peu nombreux, tandis que la pérennité de l’écrit assure sa diffusion: l’instant et le lieu s’ouvrent virtuellement à la durée et à l’ubiquité. De tout mythe attesté, on peut dire qu’il a réussi à résoudre la béance possible entre l’éclat et l’étendue.

Nous aimerions d’un mot situer notre lecture par rapport à celle conduite avec minutie par L. Panier dans l’étude indiquée. Nous ne nous attarderons pas sur le fait que le terme de “figure” intéresse le niveau figuratif, tandis que pour nous il concerne le niveau figural. La convergence entre sa lecture et la nôtre est en défaut sur deux points: L. Panier relève un déterminisme sémiotique entre les deux procès exprimés: le “procès de perception” et le “procès d’attestation”, mais la nécessité de ce déterminisme n’est pas indiquée. *Il faut que le ‘procès de perception’ précède le ‘procès d’attestation’, mais pourquoi justement le faut-il?* A titre d’explication, nous supposons que le schéma discursif, émané des contraintes

## MYTHE ET TEMPORALITÉ

figurales, dirige la narrativité séquentielle des procès: le “procès de perception” octroie et retire à la fois, ce qui conduit le “procès d'attestation” à colmater le manque prochain, mais dans le cours même de cette opération il émet le manque spécifique dont il est porteur. Bref, les concaténations syntagmatiques sont des manifestantes exprimant les tensions propres au schéma discursif et aux structures mnésiques. La force persuasive du mythe existe quand le jeu des accents et des durées, des émergences et des syncopes, des “pics” affectifs et des dépressions a été résolu. La seconde différence tient au fait que, rapporté à la perspective hjelmslevienne, le schéma discursif se présente comme une *forme* vis-à-vis de laquelle les contenus singuliers interviennent comme *substances*.

Notre second exemple est emprunté à un texte d'H. Arendt intitulé *Qu'est-ce que l'autorité?* Après avoir fait état de la disparition de l'autorité dans la société contemporaine, après avoir distingué l'autorité de la persuasion et du recours à la force, l'auteur relève l'échec de la philosophie grecque pour formuler un concept valide de l'autorité, puis la réussite de la société romaine en ce domaine. Cette réussite consiste, apparemment, dans une identification de la temporalité et de la modalité:

(...) une fois que quelque chose a été fondé il demeure une obligation pour toutes les générations futures<sup>18</sup>.

Si nous plaquons nos propres hypothèses sur la démonstration d'H. Arendt, cette réussite romaine tient au dosage heureux entre la cursivité de l'événement et une récursivité cumulative:

- relativement au premier point, cursivité et inchoativité sont identifiées:

La fondation d'un nouveau corps politique –pour les Grecs expérience presque banale– devint pour les Romains le début central, décisif, irrépérable de toute leur histoire, un événement unique. Et les divinités les plus profondément romaines étaient Janus, la déesse du commencement, avec laquelle, pour ainsi dire, nous commençons encore notre année, et Minerve, la déesse du souvenir<sup>19</sup>;

- relativement au second point, non seulement la récursivité était “religieuse”, mais le surpasement de l'anachronie ne se bornait pas à neutraliser tel programme d'oubli par un contre-programme de rappel, mais encore à doter le contre-programme d'un surplus:

C'est dans ce contexte que sont originellement apparus le mot et le concept d'autorité. Le mot **auctoritas** dérive du verbe **augere**, “augmenter”, et ce que l'autorité ou ceux qui commandent augmentent constamment: c'est la fondation<sup>20</sup>.

Enfin, les Romains conçurent, ajoute H. Arendt, la relation entre le pouvoir et l'autorité comme un pur chiasme entre le pouvoir et l'autorité au sein duquel la supériorité évaluative de l'autorité sur le pouvoir était lié –pour nous sous la contrainte arcane de la concession– à une sorte de nullité modale, comme, à l'inverse, l'efficacité modale du pouvoir était corrélative de sa nullité évaluative:

18.- H. Arendt, *La crise de la culture*, Paris, folio-essais, p. 159.

19.- *Ibid.*

20.- *Ibid.*, p. 160.

La caractéristique la plus frappante de ceux qui sont en autorité est qu'ils n'ont pas de pouvoir. **Cum potestas in populo auctoritas in senatu sit**, "tandis que le pouvoir réside dans le peuple, l'autorité appartient au Sénat". Parce que l'"autorité", l'augmentation que le Sénat doit ajouter aux décisions politiques, n'est pas le pouvoir, elle nous paraît curieusement insaisissable et intangible, ayant à cet égard une ressemblance frappante avec la branche judiciaire du gouvernement de Montesquieu, dont il disait la puissance "en quelque façon nulle", et qui constitue néanmoins la plus haute autorité dans les gouvernements constitutionnels<sup>21</sup>.

À la lumière de la distinction hjelmslevienne entre "réalisés" et "réalisables"<sup>22</sup>, le schéma discursif est un réalisable qui impose ici au mythe collectif de la remémoration, là au mythe personnel de la réminiscence, leur forme en tenant compte de leur spécificité, mais cette dernière ne porte pas sur des données différentes. La balance évaluative entre l'éclat et l'étendue est forcément différente pour le sujet individuel et pour le sujet collectif: pour ce dernier, la continuité, sinon la monotonie biologique et culturelle, l'inertie de la sociabilité consonnent avec l'étendue, tandis que le sujet individuel accueille, quand il ne les recherche pas, l'éclat et la célérité. Mais dans les deux cas, le mythe, modalisé, dirigé par le schéma discursif, n'est pas sans ressemblance avec une quadrature du cercle qui aurait abouti: le mythe suspend le divorce programmé entre l'éclat et l'étendue puisque le schéma discursif soutient l'éclat et illumine l'étendue:

Ce qui n[ou]s frappe, persiste et se projette sur les choses suivantes. L'intense a donc une qualité propre, qui est de persister au-delà de la durée de sa cause<sup>23</sup>.

Si le sujet individuel et le sujet collectif accèdent au mythe, alors on peut considérer que le schéma discursif surdétermine, dirige l'aspectualité. Le parcours aspectuel, comme tout parcours, est susceptible de deux régimes: **linéaire** ou **circulaire**. S'il est donné comme linéaire, il s'éloigne de son commencement; s'il est affirmé comme circulaire, il convient alors d'admettre que plus il s'éloigne de son commencement et cependant plus il s'en rapproche. L'autorité romaine et les mythes dits de fondation seraient dans ce cas. La valeur des fonctifs aspectuels, ici de l'inchoativité, n'est donc pas donnée une fois pour toutes; elle est du ressort du schéma discursif en tant qu'il est susceptible de varier, de façon absolue en s'opposant à son absence, de façon relative en opposant telle variante à telle variante. Ceci fera l'objet de la partie suivante.

L'étude d'H. Arendt fournit une vérification "à la Bacon" de son hypothèse centrale. Un accident diachronique, comparable aux changements phonétiques, a entraîné une mutation des structures mnésiques. Le mythe de l'autorité a été privé de l'accent évaluatif au profit d'une autre grandeur mnésique: "la peur de l'enfer", c'est-à-dire que la synchronie a été déportée de la rétrospectivité vers la prospectivité<sup>24</sup>. L'événement fondateur n'étant plus "augmenté" par la récursivité, l'autorité qu'il dispensait a disparu. Mais, ajoute H. Arendt, son absence ne cesse de se faire sentir et elle serait au principe des utopies révolutionnaires modernes pour autant qu'elles se présentent comme des entreprises, apparemment désespérées, de "refondation":

21.- Ibid., p. 161.

22.- L. Hjelmslev, *Essais linguistiques*, op. cit., p. 140.

23.- P. Valéry, *Cahiers*, tome 1, op. cit., p. 1235.

24.- Ibid., p. 174.

## MYTHE ET TEMPORALITÉ

Car si j'ai raison de soupçonner que la crise du monde d'aujourd'hui est essentiellement politique, et que le fameux "déclin de l'Occident" consiste essentiellement dans le déclin de la trinité romaine de la religion, de la tradition et de l'autorité, et dans la dégradation concomitante des fondations spécifiquement romaines du domaine politique, alors les révolutions de l'époque moderne apparaissent comme des tentatives gigantesques pour réparer ces fondations, pour renouer le fil rompu de la tradition, et pour rétablir, en fondant de nouveaux corps politiques, ce qui pendant tant de siècles a donné aux affaires des hommes dignité et grandeur<sup>25</sup>.

Le troisième exemple est emprunté à la monumentale synthèse de Cassirer. Dans le second volume de *La philosophie des formes symboliques*, consacré à la "pensée mythique", Cassirer souligne la connexité très forte qui fait tenir ensemble:

- la structure dissymétrique constitutive de la "pensée mythique":

(...) la division sur laquelle repose toute conscience mythique et religieuse, l'opposition entre un monde du sacré et un monde du profane<sup>26</sup>;

- l'affirmation de l'origine:

Tout le caractère sacré de l'être mythique se ramène finalement au sacré de l'origine. (...) ce qui est sacré, ce n'est pas la nature ou la qualité du mythe, mais le fait pour lui d'"être-devenu"<sup>27</sup>;

- et le "dévoilement" de la profondeur du temps:

Ce n'est que à la condition d'être rejeté dans un lointain temporel, d'être relégué dans les profondeurs du passé, qu'un contenu peut apparaître, non seulement posé comme sacré, et important pour le mythe et la religion, mais aussi, en tant que tel, justifié. Le mythe est la forme archaïque de cette justification spirituelle<sup>28</sup>.

Enfin, le mythe pour Cassirer apparaît clairement dans la dépendance de ce que nous avons appelé la fonction-événement:

Un trait saillant dans l'image de la nature, quel qu'il soit, le caractère particulier d'une chose ou d'une action, sont considérés comme "expliqués" dès qu'on les rattache à un **événement unique** du passé et qu'on en montre donc la genèse mythique<sup>29</sup>.

Cassirer indique ensuite que le temps mythique –mais le temps du mythe peut-il être autre chose que le mythe du temps?– se distingue du temps historique, trop encombré, comme du temps scientifique, trop vide, parce qu'il fait prévaloir la "qualité" sur la "quantité". Le temps mythique affirme, sur la dimension cognitive, la **causalité**:

Le passé quant à lui n'a plus de "pourquoi": il est le pourquoi des choses<sup>30</sup>  
et sur la dimension modale du *devoir-faire* la **légalité** et la **périodicité**:

25.- Ibid., p. 183.

26.- E. Cassirer, *La philosophie des formes symboliques*, tome 2, Paris, Les Editions de Minuit, 1986, p. 133.

27.- Ibid.

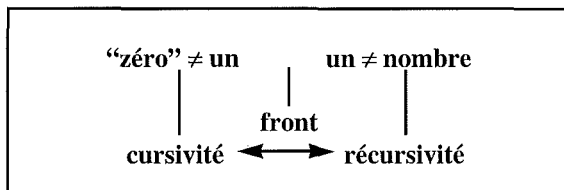
28.- Ibid.

29.- Ibid. (c'est nous qui soulignons).

30.- Ibid., p. 134.

Cette corrélation qui unit l'ordre universel du **temps**, qui régit tout événement, et l'ordre éternel du **droit**, qui domine cet événement, ce lien qui attache le cosmos astronomique et le cosmos éthique, se retrouve dans la plupart des grandes religions culturelles<sup>31</sup>.

Mais ces deux "qualités", ces deux fonctions discursives respectent la schizie inaugurale entre survenir et devenir, entre cursivité et récursivité. Nous retrouvons ici la fonction-front:



La grandeur que nous désignons, faute de mieux, par "un" n'a pas la même valeur selon qu'elle est rapportée à la cursivité ou la récursivité: dans le régime cursif, elle a une valeur accentuelle, exclamative, et paradoxalement mais le paradoxe n'est qu'apparent, **terminative**; dans le régime récursif, elle détient une valeur rythmique, déclamative et **inchoative** puisqu'elle vaut comme unité et stimulation pour une opération de réitération, qui reste cependant singulière, parce qu'elle conserve le rang qui est le sien dans une suite, au lieu de l'aliéner dans une sommation.

Cette structure résout également la tension entre exclusion et participation: dans le régime cursif, le un vaut comme **exclusif** et, comme il n'a ni prédécesseur ni successeur, il fonctionne, par position, comme ferlos, donc comme "sacré"; par contre, dans le régime récursif, le un est décliné comme **répétable** et, sous certaines conditions, comme accessible. Nous sommes en présence de termes complexes de deuxième génération: les fonctionnels des termes complexes de première génération varient en intensité parce qu'ils sont unifonctionnels, tandis que l'un étant ici bifonctionnel, il vaut comme **même** sous telle fonction, comme **autre** s'il passe sous le contrôle d'une fonction différente. Cassirer indique que certaines cultures appellent "temps" tantôt l'ensemble, tantôt l'une de ses composantes qui est à la fois dans et hors du temps:

Une véritable opposition dialectique oppose de destin qui, bien qu'apparaissant dans le temps, est dans son essence supra-temporelle, et la création, qui doit toujours être pensée comme un acte singulier **dans** le temps. Dans les premiers textes védiques on trouve élaborée l'idée de Prajapati, qui est à l'origine de chaque chose, est identifié à l'année, et donc, de manière générale, au temps; il **est** l'année, car il l'a créée à son image. Mais, dans d'autres textes, le rapport s'inverse, comme dans l'hymne de l'**Atharva-Veda** que nous venons de citer. Le temps n'est pas créé par Prajapati, c'est lui, au contraire, qui a créé Prajapati<sup>32</sup>.

Quand les dieux sont confinés dans le devenir, le temps les prévient et s'empare de la modalité divine par excellence, celle de la factivité, du *faire-faire*. Quand cette modalité du

31.- Ibid., p. 143.

32.- Ibid., p. 144.



*faire-faire* est **projetée**, en l'acception freudienne du vocable, hors du divin, le "Destin" est asserté comme régissant, et par activation de la modalité du *faire-croire*, comme régissant "suprême".

Cette bifurcation n'est cependant pas liée au contenu sémantique des grandeurs, mais à une certaine configuration structurale: l'attribution à un même **acteur** de deux ou plus de deux fonctions et le "coiffeur" évoqué par Valéry dans les *Cahiers* est aux prises, sur l'isotopie qui est la sienne, avec une difficulté spéculative du même ordre:

Un coiffeur est astreint à ne raser que toutes les personnes qui ne se rasent pas elles-mêmes dans la ville –et il **les rase toutes**–. Quid de lui-même? Peut-il se raser? S'il se rase, il se rase lui-même: c'est contre l'hypothèse. S'il ne se rase pas, il ne rase pas toutes celles qui ne se rasent pas elles-mêmes<sup>33</sup>.

Et dans la généralisation à laquelle procède Valéry:

En un mot l'ensemble **E** des clients est défini par leur relation avec **C**, le coiffeur unique mais **C** est défini par **E**. En tant que **raseur**, il est hors de **E**; en tant que **rasé**, il est dans **E** et ne doit pas cependant y être. Il se rase soi-même, donc **hors de E**, mais tous ceux qu'il rase sont **E**, donc il est dans **E**<sup>34</sup>.

Mais comment ne pas relever aussitôt que l'embaras de ce coiffeur est structurellement du même ordre que celui d'Œdipe ou de Créon: selon la mise en place proposée par Lévi-Strauss dans *La structure des mythes*, Œdipe est sur la ligne de front qui sépare l'affirmation de l'autochtonie de sa négation, de même que l'**acteur** Créon doit, en qualité de beau-père d'Antigone, la maintenir en vie et, en qualité de maître de la cité et de gardien de ses intérêts tels qu'il les conçoit, la faire mourir. Le mythe conduit donc ceux qui l'écoutent vers un lieu où les catégories, au lieu d'alterner à l'amiable, interfèrent l'une avec l'autre. Si nous envisageons les catégories qui, selon Hjelmslev, président aux cas, à savoir le rapprochement et l'éloignement, le degré d'intimité et la subjectivité, il est aisé de remarquer que le mythe et la tragédie manifestent des rapprochements qui éloignent, des éloignements qui rapprochent, des inclusions qui disjoignent, des exclusions qui réunissent, enfin des ruptures de continuité entre intentions et accomplissements des programmes que les héros tragiques, en se sacrifiant, assument.

Le mythe se tiendrait donc au plus près du schéma discursif en distinguant et conjuguant le survenir et le devenir, la cursivité et la récursivité. Le sens serait cette ligne de front qui unirait et départagerait les deux morphologies:

Telle ou telle cérémonie particulière **qui se répète sans cesse** dans le culte n'est interprétée et "comprise", pour le mythe, que si celui-ci la rattache à **un événement temporel unique**, dont cette cérémonie est la reproduction et le reflet<sup>35</sup>.

La philosophie, à peine voilée, des mythes de fondation serait la suivante: la seule nouveauté concevable, c'est l'ancienneté puisque le surgissement de l'un n'aura lieu qu'une fois.

33.- P. Valéry, *Cahiers*, tome 2, op. cit., p. 812.

34.- Ibid.

35.- E. Cassirer, *La philosophie des formes symboliques*, tome 2, op. cit., pp. 257-258 (c'est nous qui soulignons).